

« À PLEINS POUMONS »  
de Laurent BAYART  
(Ed. Andersen, 2015)

C'était l'été 1964. L'on diagnostique chez ce petit bonhomme de sept ans une tuberculose pulmonaire. Exil intérieur, sanatorium, mise en marge de sa famille, de ses camarades. Exil hors tendresse, surtout. Un roman à la *Oliver Twist*? Une histoire pour liseuses d'histoires sur plages dorées? Non, un témoignage direct, autobiographique, sans fard, parfois cru. Celui de Laurent Bayart. Désespoir d'un gamin pris en otage par un système médical sans âme où le « propre en ordre » prévalait sur une éducation décente, sur l'éclosion de la personne. Sieste forcée alors que les héros du bitume déroulaient leur Tour de France à portée d'oreille. Pas d'apitoiement, néanmoins. Le troubadour alsacien s'est construit malgré le bacille de Koch, la rudesse de ses pairs, l'indifférence du milieu. Peut-être d'ailleurs grâce à tout cela et, par miracle, l'intervention d'une institutrice à laquelle il rend hommage. Un sourire, une attention peuvent sauver une vie. Et vous ne le croirez pas, tant la chose peut paraître incongrue : grâce à la bicyclette. Non pas en tant que ferraille oxydable, déraillante, crevotante, digne d'un musée des pannes et autres rustines. Non, le vélo prend ici des allures

mythiques : celles de l'effort, du dépassement de soi. D'un plus loin, car l'horizon est source de vie, d'un plus vite, à l'instar de ces forçats de la route qui sont personnages homériques. Oui, Laurent Bayart, le cycliste-écrivain est un drôle de gaillard. D'abord drôle, en effet, maître du calembour, docteur ès optimisme, survolant de son pédalier ailé l'asphalte de l'existence. Généreux, en une manière de fraternité instinctive. Doué, chaleureux, avec un enthousiasme juvénile, une sorte de candeur, de naïveté désopilante. Et un sens du détail qui fait vivre, un sens de l'humain que traduisent ses lignes en jachère. *À pleins poumons* se respire autant qu'il se lit. Inhalation de jouvence malgré la gravité des propos au long des premiers chapitres. Pas de pathos inutile, pas de rosette ni de Cendrillon, mais un concentré d'espoir, de force intérieure. Pauvre petit bonhomme ! L'illustration de la première de couverture fait penser aux *Quatre Cents Coups* de François Truffaut. Une photo où il embrasse sa tante Lumière au sanatorium de Briançon émeut le lecteur. Potache qui s'aigüise pour la vie mais aussi garçonnet en visible manque d'affection. Mais Laurent se met en selle, dompte les vertiges de la solitude, pourfend ses mots, ses phrases, ses images en pagaille. Fouette cocher !

Belle leçon de vie.

Claude LUEZIOR